

«Il y a en toi une force sacrée» Les lettres d'amour de Dominique Rolin à Philippe Sollers

Dominique Rolin en 1960. Sollers et elle se sont rencontrés en 1958.

PHOTO DR

Par **CLAIRE DEVARRIEUX**

Confiance, admiration, respect. Que demander de plus? Chaque lettre d'amour adressée par Dominique Rolin à Philippe Sollers est le don renouvelé d'un indéfectible soutien. Elle a foi en son destin, en son génie. Avril 1962: «*Tu es incapable de donner une œuvre qui ne soit de première qualité, c'est-à-dire située dans cette épaisseur unique, accessible seulement aux très grands esprits. Je n'ai jamais eu – à propos de personne, une certitude aussi absolue sur un destin. Il y a en toi quelque chose d'incomparable, une force sacrée, cachée, inaltérable, tout entière organisée autour de la naissance de l'œuvre, et qu'il est plus simple de nommer génie. Je le crois. Je le crois absolument.*» Juillet 1978: «*Il y a eu Joyce, Artaud, Céline, vous êtes liés de toute évidence par un sang pensé commun, biologiquement transformé en encre.*»

Leur histoire est désormais connue, après avoir été longtemps tenue secrète. Philippe Sollers, bientôt 22 ans, auteur d'*Une curieuse solitude*, un premier roman très remarqué, rencontre Dominique Rolin, 45 ans, romancière chevronnée, à un déjeuner organisé par Paul Flamand, le directeur du Seuil. Elle est très belle, veuve et malheureuse, membre du jury Femina, prix qu'elle a eu pour *le Souffle* (paru au Seuil en 1952). Elle a succédé à sa tante, Judith Cladel, dans ce jury plutôt vieillot où elle défend une littérature contemporaine mal comprise (elle en sera exclue en 1965). Première lettre, novembre 1958: «*Vous souffrirez beaucoup, vous serez très heureux aussi. Non, je ne ferai pas l'oracle: vous devez être environné odieusement d'oracles en ce moment: chassez-les. Je découvre d'ailleurs, pour la première fois, une chose assez singulière: un mystérieux droit d'aïnesse que possède votre jeunesse extrême vis-à-vis de la maturité.*» La question de la différence d'âge est ainsi réglée. Encore deux mois, et leur sort est définitivement scellé.

La date de cette rencontre littéraire et amoureuse? 28 octobre 1958, il y a exactement soixante ans. L'anniversaire coïncide avec la parution du versant Rolin de leur correspondance. Les let-

tres de Philippe Sollers ont été publiées l'an dernier (lire *Libération* du 9 décembre 2017). Les deux volumes couvrent les années 1958-1980. Deux autres sont à suivre, qui mèneront à 2000 (Dominique Rolin meurt en 2012). L'idée est excellente d'avoir séparé les lettres: à chacun son point de vue et son travail. Philippe Sollers publie *le Parc, Drame, Nombres, Lois et Paradis*, «*le roman du siècle, c'est sûr*», écrit Dominique Rolin. Il est entendu qu'elle progresse à son contact, mais se considère «*sans pensée, sans érudition*». Sensibilité et énergie sont ses atouts. Elle aligne ses quatre pages quotidiennes, fait paraître dix livres chez Denoël, un tous les deux ans. Elle est revenue dans la maison de ses débuts.

Milliardaire. Robert Denoël a été son amant des années 40, Maurice Blanchot, dans ces années 50, est à ses pieds, «*archange de mort*» dont elle se débarrasse par opposition à Philippe Sollers qui provoque en elle une «*joie d'amour*». Ajoutons Julien Gracq, qui vient dîner: «*Si ce que tu dis est vrai, je le forcerai à l'amitié. Lui et les autres.*» Dans l'existence et le cœur de Dominique Rolin, il n'est plus question de faire entrer quiconque. Elle fréquente Félicien Marceau et sa femme, Manès Sperber, elle voit Roger Nimier, déjeune avec Claude Gallimard, elle est solitaire, pas recluse. Mais elle n'a réellement que Philippe Sollers, et le lui dit souvent. Il a pour l'épauler l'affection d'une famille unie, elle-même a une fille avec qui elle s'entend mal. Quand elle séjourne chez ses parents à Bruxelles, ou chez une vieille tante, elle n'est sensible qu'à ce qui la blesse, décrépitude, laideur, laisser-aller. Aucun appui de ce côté, du moins sentimental, car son œuvre est largement consacrée à cette part sombre. Quand elle est invitée sur la Côte d'Azur chez la milliardaire Florence Gould, tous les mois de juillet, disant chaque fois que c'est la dernière année, Dominique Rolin le répète: «*Ce séjour à Juan me confirme dans cette effroyable et merveilleuse vérité: ma vie ne tient qu'à toi* [souligné, ndlr].»

Ils ne vivent pas ensemble, d'où les lettres et les rendez-vous téléphoniques.



Il n'est pas envisageable, par exemple, qu'elle débarque chez lui sans prévenir. Il vient dormir chez elle, c'est alors un rituel amoureux qui se décline assez prosaïquement. 1963: «*Je serai une femme modèle. Pantoufles, verre d'eau, Balsamo, Hégor, yaourts, toasts, confiture, baisers, musique, bref le grand branle-bas d'amour sera mis en marche.*» Hormis une ou deux évocations érotiques, les lettres – telles qu'elles ont été choisies en tout cas – sont pudiques. Plus tard, Dominique Rolin attendra leur «*Dredi*», soirées du vendredi et du lundi partagées. Ils voyageront ensemble. Ils iront régulièrement à Venise. «*J'éclate de bonheur, nous avons réussi quelque chose d'absolument unique*», écrit-elle en 1979. Clandestinité, cloisonnement, liberté. Le pacte est ainsi libellé dès le début, conçu pour les extraire de la vilénie parisienne. Sollers a et aura toujours des

ennemis, Dominique Rolin l'entretient dans cette impression: «*Mon bienamour, tu parles du cercle de haine autour de toi, oui c'est curieux et en même temps normal. Ton travail, depuis quinze ans, n'a cessé de se développer dans le même sens: faire sauter les confortables forteresses, les luxueux remparts que ces gens atroces croyaient imprenables.*»

Crise. Mais voici que le lien qui les unit est mis à mal. Février 1967: «*La joie est morte.*» (lettre non envoyée). Philippe Sollers a une liaison avec Julia Kristeva, qu'il épouse. Dominique Rolin est dévastée. Puis il parvient à la rassurer, et elle sort de cette crise «*plus forte, plus maîtrisée, t'adorant mille fois plus d'avoir cru te perdre.*» *Lettres à Philippe Sollers* révèle une femme extrêmement vivante et touchante, aussi. Elle a un œil impitoyable

pour croquer les soirées mondaines chez Florence Gould, une grande délicatesse pour décrire la lumière aux Tuileries ou un tableau de Monet, et, parfois, une générosité étonnante: «*As-tu vu Poulidor à la TV recevant sa médaille sur le balcon de l'Hôtel de Ville de Paris? Grand moment précisément. Gros plan: il tient sa médaille suspendue par une chaîne autour de son cou tandis qu'une foule en délire l'acclame. Yeux baissés, sourire de Vierge un peu surprise. Il aurait pu poser pour une Annonciation ou un Couronnement de Fra Angelico. Subite présence dérobée d'un divin modeste, vraiment merveilleux. Il y avait de quoi pleurer.*»

DOMINIQUE ROLIN LETTRES À PHILIPPE SOLLERS 1958-1980
Edition établie, présentée et annotée par Jean-Luc Outers. Gallimard, 470pp., 24€.